

MARIE, L'IMMORTALITÉ EN HÉRITAGE

*« La persévérance dans une idée juste en amène
le succès tôt ou tard.»*

– Edouard Herriot



Le parcours de Marie Curie, dont on vient de fêter le 150^{ème} anniversaire de sa naissance, nous donne une vraie leçon de courage et d'humilité face aux épreuves de la vie. Aujourd'hui encore, cette femme humaniste et féministe prouve par ses actes que toute existence demande obstination et persévérance, valeurs capitales dans toute réussite.

Diane SAKAKINI



La jeune femme tient nerveusement son billet à la main. Lundi 2 Juillet 1934. Ligne express Paris-Chamonix, train 8556, compartiment 8, place 12. Un aller simple adulte, arrivée prévue à 14h04.

Elle relève la tête, sort un tube de rouge à lèvres d'une jolie couleur pivoine, souligne ses lèvres et contemple son reflet dans la vitre. Tire nonchalamment sur ses gants, se laisse encore bercer par le roulis de la micheline. Sa mère l'attend depuis vendredi dernier. Sa sœur les rejoindra le soir même. Elle ne les a pas vues depuis trois longs mois. Sa vie parisienne et ses occupations l'ont tenue éloignée d'elles. Elle a hâte de les embrasser, sait l'importance de ces retrouvailles.

Crissements de frein. Le film panoramique qui défile entre azur et verdure depuis qu'elle est partie ralentit enfin. Elle entend le siflement strident et reconnaissable du chef de gare. « Saint Gervais », 2 minutes d'arrêt !

La svelte silhouette saute sur le quai, où un chauffeur en livrée envoyé par sa mère charge rapidement son élégante malle en cuir. Il faut encore une demi-heure de trajet à la berline pour serpenter sur les petites routes accrochées aux flancs de la montagne parsemée de sapins. La dernière fois qu'elle est venue remonte quatre hivers plus tôt, quand l'état de santé de sa sœur s'était dégradé. Cette fois, c'est sa mère à qui elle rend visite. Rien d'autre n'a changé. Si, le ciel. Il fait un temps splendide.

Au détour d'un énième virage en épingle, elle aperçoit enfin la large bâtie de béton blanc dressée face à elle, à 1050 mètres d'altitude sur un plateau dominant la vallée de l'Arve. Sancellemoz est un des sanatoriums les plus modernes de France, et ses dimensions

majestueuses se déplient autour d'un bâtiment unique. Les multiples baies vitrées sont réparties sur sept étages ponctués par autant de balcons-terrasses. La voiture s'arrête sous le porche, derrière la bâtie.

La jeune femme s'engouffre dans le hall d'accueil pour les visiteurs, se fait annoncer. L'établissement est mixte, l'aile Ouest est dédiée aux femmes. Sa mère a réservé l'un des 24 appartements de luxe qui donnent sur la façade plein sud, celle avec la plus belle vue.

Marie Curie ? Aile gauche, deuxième étage, appartement 20.

La silhouette de la jeune femme entravée d'une longue jupe froissée par les kilomètres de voyage s'enfonce dans le dédale des larges couloirs puis s'arrête.

Elle inspire un bon coup, laisse l'odeur caractéristique de javel mélangée aux médicaments envahir ses poumons. Elle se sent en pleine forme, se sait jeune et sportive. La vie est injuste car sa mère est malade. Cette figure maternelle puissante l'a toujours encouragée à suivre ses passions, écouter ses envies, assumer ses désirs. Seule condition : aller au bout de ses choix, ne jamais renoncer à ses rêves. Toujours être la meilleure, ne rien lâcher. Et vivre. Vivre alors que sa mère se meurt. Elle sent ses épaules se tasser, se sent impuissante. Elle mesure sa chance le temps d'un instant, puis elle relève le menton et souffle jusqu'à creuser son ventre. C'est décidé, elle ne lui montrera ni sa peur ni ses doutes, elle ne laissera rien paraître. Elle, Eve, sera déterminée, courageuse jusqu'au bout. Car on est comme ça, dans la famille Curie. Elle frappe à la porte.

LUNDI APRÈS-MIDI

D'un pas décidé, la jeune femme pénètre dans l'antichambre de la suite spacieuse et lumineuse.

- Czesc Matka ! Bonjour Mère !
- Bonjour Eve, que je suis heureuse de vous voir, approchez-vous !

Allongée sur une méridienne de velours sombre, la vieille femme aux cheveux frisés et grisonnants maintenus en chignon bas lui adresse un sourire franc mais las. De ses yeux pénétrants et foncés, elle contemple la jeune femme de bas en haut.

- Toujours aussi coquette ma chérie, que vous êtes belle !
- Eve s'approche, l'étreint affectueusement. Elle perçoit la fragilité de cette femme de bientôt soixante-dix ans. Le visage nu, terne et cerné, elle semble noyée dans une grande robe de chambre gris souris.
- Avez-vous fait bon voyage ?

Eve enlève gracieusement son chapeau, dévoile un regard malicieux et se force à répondre avec un ton enjoué. Malgré sa jupe froissée, elle se sent féminine avec sa jolie veste en laine qui lui serre la taille haute et fine.

- Oui, vous savez, c'est toujours un peu long à la fin. J'ai demandé au chauffeur de déposer ma malle à l'Hôtel Hermitage. A propos, j'ai un cadeau pour vous !

Joignant le geste à la parole, Eve pose son sac à main, une jolie bourse brodée, et fouille à l'intérieur.

– Et vous Mère, comment vous sentez-vous ? Etes-vous bien installée depuis vendredi ? S'occupe-t-on bien de vous ?

Marie Curie se passe une main dans les cheveux, fait mine de se recoiffer.

– Ma chère Eve, je me sens tellement fatiguée... Mais tellement contente de vous accueillir !

– A la réception, l'interne m'a confirmé que votre opération aurait bien lieu mercredi.

Marie Curie botte en touche. Sa fille n'insiste pas. Elle connaît le caractère réservé, la parole lente et réfléchie et les silences inflexibles de sa génitrice.

– Ah, voici mon cadeau, lance la jeune femme en saisissant un paquet au format d'un lourd cahier.

– Ma chère fille adorée, qu'avez-vous encore trouvé pour me faire plaisir ?

– Il s'agit d'une œuvre qui n'a pas encore d'éditeur. J'ai rencontré son auteur car, comme moi, elle écrit. Elle s'appelle Simone de Beauvoir. Elle a vingt-six ans et vient de terminer deuxième au concours d'agrégation de philosophie. Depuis, Simone donne des cours de philosophie au Lycée Molière à Paris. Et elle me fait tellement penser à vous !

– Intéressant, montrez-moi le document...

– C'est une féministe convaincue. Elle dit qu'on ne naît pas femme, on le devient. Son ouvrage prône l'éducation pour toutes les femmes. Vous-même avez tant fait pour moi, pour nous ! A force d'éducation, vous m'avez offert la liberté de penser !

– Mon enfant, si vous saviez ! Et il y a encore fort à faire dans le domaine de l'éducation surtout pour les jeunes femmes !

– Racontez-moi, Mère !

Eve cherche un fauteuil du regard, le tire vers elle et s'assoit face à sa mère. On entend vaguement le bruit des roues d'un chariot tiré sur le carrelage froid des couloirs du sanatorium. Marie Curie s'éclaircit la voix, tousse séchement, inspire puis expire doucement quelques instants.

– Ma chère Eve, cette histoire est aussi la vôtre. Tout a commencé quand vos grands-parents, instituteurs, m'ont enseigné les bases de leur savoir. Nous vivions encore avec mes sœurs et mon frère en Pologne qui dépendait encore de l'Empire russe. Parler polonais nous était interdit. J'ai appris très tôt à feindre et ne rien dire qui puisse nous faire arrêter. Malgré une ambiance politique répressive, mes parents, intellectuels et indépendants, nous ont transmis leur amour des études. Pas seulement dans les matières nobles tels que les mathématiques ou les langues, non. Mon père insistait également pour que nous soyons tous sportifs, garçon comme fille. Vos tantes et moi montions à cheval et à bicyclette et nagions beaucoup !

– C'est à cette époque que ma grand-mère et Tante Zofia sont mortes ?

– Oui ma chérie, en moins de deux ans j'ai perdu ma mère et ma sœur aînée de typhus et peste blanche... alors j'ai décidé de m'impliquer plus encore dans mes études pour moi-même, bien sûr, et également pour faire plaisir à mon père.

Marie Curie est soudain reprise d'une quinte de toux plus sèche. Sa voix chevrote, s'éteint dans le fond de sa gorge.

– Ça va Mère ? Souhaitez-vous un verre d'eau ?

La vieille femme remonte le large col de sa robe de chambre et se recroqueville sur elle-même. Elle hésite et prend un cachet dans sa poche.

– Non, ça va aller, je tousse et ça passe... Bon, reprenons. Dès lors, j'ai choisi de ne jamais arrêter d'étudier, et toute ma vie j'ai cherché à améliorer mon savoir, mes connaissances.

– C'est ainsi que vous avez obtenu tous vos diplômes !

– Pas si vite Eve ! Dans les années 1890, aucune femme n'avait le droit d'étudier à la faculté en Pologne ! J'ai donc commencé par travailler en tant que gouvernante. J'ai pu ainsi payer mon voyage pour Paris et m'inscrire à la Sorbonne. Votre tante Bronia m'y attendait, installée depuis peu comme médecin avec son mari.

– C'est l'appartement dans lequel ils recevaient leurs premiers patients ?

– Oui, un minuscule deux-pièces où nous cohabitions entre leurs heures de garde et mes nuits de bachotage intense... Alors, je suis entrée dans les études comme on entre dans les ordres. J'ai travaillé, appris, des heures, des nuits entières. Pas un point, pas une note, pas un jour de relâche dans le but de devenir la meilleure. Quand j'ai intégré la faculté, nous étions 2000 étudiants en sciences, dont 23 femmes et seulement 7 de nationalités étrangères.

– C'est dans ces conditions que vous avez réussi vos études ! Première en licence de sciences physiques, deuxième en licence de maths, première place en agrégation de physique... Quel palmarès !

– Avec du recul, oui, car les temps étaient durs même en France. Nous n'étions qu'une poignée de femmes à nous battre pour faire reconnaître nos capacités et faire bouger les choses dans le monde étudiant. C'est pour cette raison que j'ai également voulu enseigner. Pour rendre ce que j'avais reçu.

– Je me réjouis Mère, car je suis définitivement convaincue que vous allez apprécier mon cadeau ! Vous-même m'avez fait un don magnifique...

– Ah oui, lequel ma chère enfant ?

– Celui de réaliser mon rêve. D'étudier l'art, la littérature, l'histoire ... Hormis les langues que vous maîtrisez parfaitement, Chère Mère, ces domaines sont tellement loin du vôtre et de celui de notre famille !

- Je vous ai toujours dit que vous pouviez choisir votre voie, à condition de donner le meilleur de vous.
- Oui, et aujourd’hui j’aime mon métier, j’écris avec passion et je rencontre des tempéraments précurseurs comme Simone !
- Tant mieux, j’en suis heureuse. Je me réjouis de vous voir vous épanouir dans votre passion, car je pense aussi avoir beaucoup incité votre sœur Irène à suivre ma voie dans les sciences.
- Mon Dieu, Irène ! Eve jette un coup d’œil inquiet sur la montre octogonale qu’elle porte à son poignet. Elle n’a pu se libérer plus tôt du laboratoire et arrivera ce soir par le train de 17h15. Elle nous retrouvera directement pour le souper. Que je suis heureuse de la revoir aussi ! Mère, je vous laisse vous reposer et passerai vous prendre ce soir à 18h30.

LUNDI SOIR

Une grosse horloge rythme d'un tic-tac sourd l'immense salle à manger du sanatorium, et sonne la demie de six heures du soir. Les trois femmes ont pris place à table près des larges baies vitrées qui donnent sur la montagne maintenant aux couleurs chatoyantes. De nombreuses tables sont vides, quelques serveurs passent discrètement entre les nappes immaculées. Les rares curistes et leurs invités parlent à voix basse.

– Mes chères enfants, qu'il est bon de passer ce moment en votre compagnie. Mais Irène, vous m'avez l'air épuisée.

Agée de 37 ans, l'aînée a le visage pâle, des lèvres minces, les joues creusées. Ses cheveux coupés au niveau du cou sont retenus en arrière par des pinces. Elle porte un chemisier de couleur sombre qui amplifie ses traits fatigués et lui donne un air sévère. A moins que ce ne soit ses lunettes rondes à bord métallique.

– Mère je vois aujourd'hui combien il est difficile de mener de front une vie de mère et de laborantine ! Comme vous avec feu notre père, Frédéric et moi travaillons de concert sur la radioactivité naturelle. Notre découverte du phénomène de projection de protons nous amène à bientôt publier nos recherches sur un nouveau processus d'absorption des rayons gamma par création de paires d'électrons... Nos journées n'en finissent pas de s'allonger ! Et...

– Irène, si tu ne veux pas fatiguer notre mère ni me laisser me perdre dans votre univers scientifique, changeons immédiatement de sujet !

– Bonne idée ma chérie, coupe Marie Curie, d'ailleurs voici nos entrées.

Dans un silence interrompu par quelques coups de cuillères contre les assiettes de grosse porcelaine, l'assemblée éparses déguste le potage du jour.

– Alors, comment vont mes chers petits ? interroge Marie Curie.

A cet instant, elle sort un ravissant mouchoir brodé pour s'essuyer les yeux qu'elle a gonflés et irrités. Elle s'excuse, se racle la gorge et écoute Irène avec intérêt.

– Hélène a encore perdu une dent ce weekend ! Quant à Pierre, vous savez que depuis que nous avons fêté ses deux bougies, il ne tient pas en place ! répond Irène en souriant à sa mère.

– Je me rappelle de vous au même âge. Non, je me trompe, vous deviez avoir cinq ans à l'époque, et courriez partout entre les fioles ! Le laboratoire, totalement dépourvu de confort, ressemblait à un hangar sans chauffage ! Pierre et moi venions de remporter notre prix Nobel de Physique avec Henri Becquerel mais n'avions reçu aucune subvention. D'ailleurs, votre père avait dû intervenir pour que je soit également récompensée, car l'Académie des Sciences française ne nommait que les hommes directeurs de laboratoire...

– J'ai du mal à concevoir que les conditions de travail n'étaient pas celles d'aujourd'hui ! s'exclame Irène. Quand je pense que vous avez extrait des tonnes de minerai kilo après kilo !

– C'est vrai, ce travail était éprouvant physiquement, et c'est à cette période que j'ai commencé à souffrir des yeux, du nez, de la gorge. Vous savez Irène, je m'en veux beaucoup car je pense ne pas vous avoir suffisamment protégée des risques de ce métier.

– Chère Mère ! la coupe Irène en posant la main sur la sienne avec affection. Grâce à vous les temps sont plus faciles... Primo, nos recherches ne requièrent plus la pénibilité des besognes que vous avez surmontée en votre temps ! Ensuite, j'ai pu apposer sans difficulté mon nom à celui de mon mari et postuler sous le patronyme « Joliot-Curie » pour le prochain Prix Nobel de Chimie. Pour finir,

je perçois une bienveillance certaine de la gente masculine pour nos laborantines au sein de notre institut, ce sous votre égide.

Eve, restée silencieuse jusque-là, laisse le serveur remplacer leurs assiettes et déposer une blanquette de veau au parfum délicat.

– Je pense surtout qu'en gagnant huit ans plus tard un deuxième prix Nobel, de surcroît toute seule, vous avez prouvé au monde entier que votre travail était à la hauteur de celui de n'importe quel homme de science ! reprend Irène en empoignant sa fourchette et son couteau.

– Oui, mais à quel prix... ajoute Marie Curie songeuse. Cette solitude dans ce milieu à domination masculine, cet univers fermé de chercheurs et d'intellectuels, cette nécessité de prouver sa légitimité, et...

Marie Curie se met à tousser, une quinte de toux qui la prend au plus profond des poumons. Son corps entier tremble sous la brûlure de l'air inspiré. Les larmes lui viennent aux yeux, l'irritation ne passe pas. Les minutes se suivent, elle se lève, fait signe à ses filles qu'elle remonte dans sa chambre. Irène lui offre son bras, Eve les suit, portant leurs minaudières et châles.

Une fois dans la chambre, les deux sœurs préparent ensemble le lit, enveloppent leur mère sous la couverture. L'une vérifie sa prise de cachets, l'autre remplit sa carafe d'eau. Après lui avoir donné rendez-vous le lendemain matin et l'avoir embrassée sur le front, Irène et Eve sortent discrètement de la suite pour prendre leurs quartiers à l'hôtel Hermitage.

MARDI MATIN

Marie Curie est en forme ce matin, elle a bien dormi. Elle a pris le temps de découvrir les gros titres du quotidien l'*Intransigeant* : Mardi 3 Juillet 1934 - Fin de la nuit des longs couteaux. Marie Curie s'en inquiète, elle sait que de nombreux juifs ont déjà été assassinés. Cette fois-ci, la purge sanglante perpétrée par les nazis s'étend contre l'aile populiste au sein même du propre parti politique d'Hitler...

Le soleil s'est levé derrière la montagne et réchauffe à présent la large esplanade du sanatorium. Le ciel est translucide, l'air pur de la montagne donne une couleur crue aux cimes des arbres.

Comme tous les patients en cure majoritairement atteints de tuberculose, les balades sont fortement conseillées chaque matin par le corps médical. Marie Curie est ravie de s'adonner à cette escapade, mais a opté pour une chaise roulante poussée à tour de rôle par ses filles.

- Quel magnifique endroit, je ne m'en lasse pas ! lance-t-elle.
- Oui Mère, mais j'aurais préféré vous voir à bicyclette plutôt qu'en chaise roulante ! s'exclame Irène avant de s'en mordre les doigts.
- Savez-vous que Pierre et moi avions reçu deux magnifiques cycles pour notre mariage ? J'ai un souvenir merveilleux des promenades que nous partagions en bord de Seine ou pendant nos trop rares vacances en Bretagne.
- Parlez-moi de mon père, l'interrompt la cadette.
- Ma pauvre enfant, vous n'aviez que deux ans et votre sœur neuf quand il a eu son accident. En sortant du laboratoire par temps

pluvieux, le parapluie dont il s'était nanti lui a caché l'arrivée d'une calèche lancée à vive allure. Il n'a pu éviter le cheval et...

La voix de Marie Curie chevrote, ses yeux s'humidifient.

– C'était l'amour de votre vie ! s'exclament en chœur les sœurs.

La vieille dame s'éclaircit la voix et reprend.

– Oui, c'était aussi votre père, mes chères enfants, et je ne me lasse pas de contempler vos larges fronts, la forme de vos visages et le regard qu'il vous a transmis. Je retrouve son caractère discipliné et méticuleux chez vous, Irène, et son côté idéaliste, indépendant et rêveur chez vous, Eve. Il disait souvent « Il faut faire de la vie un rêve, et faire d'un rêve une réalité ».

– Racontez-moi encore comment vous l'avez rencontré ! insiste Eve avec excitation.

– J'ai dû me battre pour me faire remarquer ! Moi qui suis plutôt réservée, imaginez-vous que j'ai dû le séduire ! Alors je lui ai parlé des propriétés magnétiques des différents aciers...

– Mais, et votre histoire avec Paul Langevin alors ? s'enquiert Irène.

Marie Curie rosit. Une légère bourrasque vient détacher une mèche de ses cheveux qu'elle s'empresse aussitôt de raccrocher à son chignon.

– Paul était le meilleur ami de Pierre. Il était là quand j'ai épousé votre père. Lui aussi était timide, bien que courtisé par ses élèves... Paul a été très présent lors de la mort de Pierre, tout comme votre grand-père paternel et votre oncle Jacques. Sans eux, je n'aurais jamais réussi à vous élever tout en poursuivant mes recherches sur le polonium.

Irène remet en place son chapeau-cloche qui a légèrement glissé sous le coup de vent.

– Mais votre deuxième Prix Nobel a manqué vous échapper par la faute du scandale de votre liaison avec Paul.

– Vous ne pouvez dire cela Irène ! Eve, voulez-vous remonter mon châle sur mes épaules ? N'oubliez pas que j'étais une femme, mère de deux enfants, indépendante financièrement. Au-delà de mon histoire d'amour avec un homme marié, je restais étrangère, juive et veuve. Même sans ce scandale, j'avais beaucoup d'adversaires contre moi pour prétendre une nouvelle fois au Prix Nobel ! Cette année-là j'ai senti dès le congrès Solvay que le comité Nobel hésitait à me nominer.

– Mais vous étiez célèbre, certainement courtisée par d'autres ?

– Et jalousee... j'avais accepté de remplacer Pierre en devenant la première femme professeur à la Sorbonne et première femme directrice d'un laboratoire universitaire où j'ai immédiatement intégré 45 femmes. En tant que femme scientifique prônant l'égalité dans l'enseignement, je dérangeais.

Irène arrête la chaise roulante en bord du chemin tracé dans l'herbe et contemple un instant les verts pâturages. Face aux deux jeunes femmes chapeautées et emmitouflées dans de longs manteaux et leur mère assise, la silhouette majestueuse du Mont Blanc se détache du ciel azuréen. Marie Curie frissonne, retient son souffle devant la beauté du paysage. Elle inspire longuement, remplit ses poumons, expectore violemment avant que le bruit naturel des alpages ne reprenne le dessus.

– Alors on vous a reproché votre liaison avec Paul ?

– Oui, ma chère. J'avais retrouvé l'amour auprès de Paul. Mais il était marié. Sacrilège !

– Et vous veuve depuis cinq ans !

– Oui mais c'était moi la fautive, pas lui... Et puis il était homme de gauche, pacifiste et antifasciste... et contre les armes chimiques et biologiques ! Sans parler de ses positions militantes dans l'histoire

Dreyfus qui battait son plein. J'ai été fustigée par la presse nationaliste et les intellectuels, abandonnée par tous excepté de mon fidèle ami Albert Einstein. Seule, encore une fois... Mais j'ai aussi choisi d'aller jusqu'au bout de mes rêves. Ne jamais rien regretter. Avec Paul, j'ai relevé la tête, j'ai assumé ma relation avec lui devant le monde entier. Et en pleine tourmente, je suis allée chercher mon prix à Stockholm, au nez et à la barbe de tous mes détracteurs.

– Quelle belle leçon de volonté ! lance Irène, admirative.

– Quelle histoire... Je vous comprends mieux à présent, soupire Eve. Mère, vous tremblez un peu. Rentrons maintenant, la température de ce début de mois de juillet reste fraîche, je ne voudrais pas que vous preniez froid.

Au loin, la cloche du sanatorium retentit pour avertir que le déjeuner est servi, le parc se vide doucement de ses malades accompagnés des infirmiers.

MARDI APRÈS-MIDI

– Cher Docteur, je vous remercie d'être passé, répond chaleureusement Marie Curie en serrant la main de l'homme vêtu d'une blouse blanche brodée au nom de Davy.

– C'est bien normal, Chère Madame. Vous savez que vous comptez parmi nos hôtes d'exception et combien vous nous êtes précieuse, tant pour l'avancée médicale mondiale que pour notre établissement.

Quatre ans plus tôt, le Docteur Davy a fait connaissance de Marie Curie qui accompagnait Irène en soin au sanatorium. Grâce à l'illustre scientifique, il a obtenu d'être parmi les premiers reliés à la capitale par le téléphone manuel.

Et refermant le dossier qu'il tient entre ses mains, le médecin-chef s'éloigne déjà d'un pas occupé.

– Et maintenant reposez-vous. Il est seize heures et vous avez interdiction de sortir de votre lit. Votre opération aura lieu demain matin, à huit heures.

– Mes filles sont là pour me changer les idées, répond Marie Curie sans laisser paraître le frissonnement qui parcourt son corps jusqu'au cou.

– Très bien, je vous laisse en bonne compagnie alors.

Eve est assise à côté du lit et verse l'eau brûlante dans les tasses de porcelaine posées sur un petit guéridon.

– Bien, maintenant que vous êtes confortée dans votre agenda, je vous propose un bon thé et des gâteaux secs, suggère Eve.

– Vous avez raison, je suis un peu fatiguée de notre sortie de ce matin mais ravie de discuter quelques instants encore avec vous deux.

Dans l'intimité de ce moment avec ses filles, Marie Curie se laisse aller à une rare confidence.

– Dois-je vous dire que j'appréhende un peu ma greffe de moelle de demain ?

Allongée sur les draps blancs, elle est vêtue d'un élégant chemisier, une de ses blouses à larges plis qu'au laboratoire elle dissimule souvent sous son tablier de travail noir, couleur dont elle ne s'est jamais départie depuis la mort de Pierre Curie.

– Mère, qui ne doutera pas à la veille de se faire opérer ? Rassurez-vous, tout se passera bien !

Eve lui tend prudemment une tasse fumante.

A côté d'elle, Irène feuille un magazine posé sur la table de chevet.

– Mère, vous souvenez-vous de votre soutien à la Croix-Rouge ?

– Parfaitement mon petit, pourquoi ?

– Parce que, comme le Docteur Davy, vous aussi à votre manière vous avez sauvé des milliers de vie ! réplique Irène.

– Je me souviens surtout avoir passé mon permis de conduire ! répond humblement la femme en soulevant légèrement l'oreiller derrière son dos.

– Non, vous avez fait preuve d'une détermination remarquable pour prendre part à cette horrible guerre de 14-18 aux côtés de cette association ! reprend Irène.

– Quand on vous connaît, on imagine la motivation qui vous a une fois encore animée, poursuit Eve, les yeux brillants.

Elle regarde sa mère, aujourd’hui si frêle qu’elle flotte dans ses vêtements.

— Je ne pouvais rester sans rien faire ! Toutes les femmes ont participé à leur façon à cette guerre. Dans les campagnes, les femmes s’attelaient aux travaux agricoles. Dans les villes, et j’en suis fière, les jeunes femmes s’engageaient comme infirmières dans les hôpitaux, comme vous Irène, où certaines étaient marraines de guerre en écrivant aux soldats, comme vous Eve.

Un toussotement l’interrompt, le temps qu’elle tâtonne dans la poche de sa jupe et en extrait une nouvelle pastille à sucer.

— Et vous avez fait mieux encore ! s’exclame Eve. Vous avez mis vos connaissances au service du pays en inventant les « petites Curies » !

— J’avais la chance de bénéficier d’une belle notoriété… J’en ai profité pour demander à la Princesse de Polignac sa voiture… et sans lui dire la transformer en ambulance radiologique, sourit Marie Curie à l’évocation de cette omission délibérée.

— Vous avez eu une idée de génie et une telle énergie ! Irène referme brusquement le magazine et saisit un biscuit. Deux ans après je vous ai assistée sur le terrain. Vous n’avez jamais baissé les bras pour trouver des donateurs, réunir le matériel, transformer les voitures, instruire les équipes médicales, former les chirurgiens…

— Je crois même qu’avec l’utilisation des rayons X vous avez pu déceler sur place les éclats d’obus des os cassés pour mieux soigner les blessés. Du jamais vu, m’a-t-on dit, ajoute Eve.

— C’est vrai, répond Marie Curie pensivement. Je crois que nous avons finalement réquisitionné plus de 200 véhicules pour former dix-huit unités chirurgicales mobiles. Chaque voiture était équipée d’appareil Röntgen avec une dynamo alimentée par le moteur du véhicule…

– Comme quoi la science mène à tout ! conclut Eve avec humour alors qu'un début de toux intempestive interrompt de nouveau Marie Curie.

Eve attend quelques instants sa mère qui porte délicatement sa main devant la bouche.

– Vous savez, j'ai trouvé ma motivation dans toutes ces femmes et ces hommes blessés que j'ai rencontré sur les champs de bataille.

– C'est avec cette même énergie que vous vous remettrez de votre intervention. Cela fait plus de vingt ans que vous souffrez de vos reins, de vos poumons et de vos yeux sans jamais vous plaindre. Il est temps que votre corps arrête de vous martyriser !

– Merci ma chère Irène, mais je n'ai plus votre âge ni votre impétuosité ! Je n'ai jamais eu peur de la vie, mais j'ai peur de la mort.

– Cessez de vous tourmenter, et laissez votre vie dans les mains du Docteur Davy avec sérénité. Vous n'avez point l'habitude de dépendre d'autrui, mais cela est pour votre bien ! D'ailleurs, il est temps de vous reposer.

Irène regarde sa sœur d'un air entendu, et se lève pour prendre congé. Eve vérifie que sa mère ait à sa portée de l'eau pour la nuit, puis l'embrasse tendrement sur le front. Sans effusion mais avec un regard chargé d'émotion, Marie Curie regarde les deux silhouettes encore jeunes se glisser hors de sa suite.

MERCREDI MATIN

Irène et Eve ont pris place dans la petite salle de l'Hôtel Hermitage, un établissement accueillant construit comme un chalet typique de Savoie. La table qu'elles ont choisie se situe à côté de l'âtre en bois sombre. Les larges fenêtres offrent une fois encore une vue imprenable sur un magnifique décor naturel, où le bleu céleste et le vert forestier prédominent et diffusent un sentiment de pureté.

Les derniers visiteurs finissent de prendre un petit déjeuner copieux. Assises face-à-face, les deux sœurs restent silencieuses, goûtent à peine à leur café pour l'une, chocolat chaud pour l'autre, ne touchent pas à l'assiette de viennoiseries posée devant elles.

- J'ai un nœud dans le ventre, lance Irène.
- Pour ma part, une boule dans ma gorge m'empêche d'avaler quoi que ce soit, répond Eve.
- Il n'y a pas d'inquiétude à avoir...
- - Oui, mais tu sais tout comme moi que Mère n'est jamais expressive. Je sais qu'elle était morte de peur hier soir.

Sans y prêter attention, Eve tripote le petit couteau posé en équilibre sur le beurrier devant elle. De l'autre main, elle semble pianoter sur la nappe.

- Il n'y a plus rien que nous puissions faire, nous devrions avoir des nouvelles du Docteur Davy en fin de matinée.
- Tu as certainement raison, mais opérer la moelle épinière, c'est toujours délicat.

– Cette intervention est une sage décision. Cela fait des mois que Mère tousse à s'en arracher la gorge. Je l'ai vu pleurer toutes ses larmes de ne pouvoir s'arrêter. Et surtout, de ne plus pouvoir cacher ses maux à son équipe de scientifiques.

– Je sais Irène. Je sais également qu'elle s'en veut énormément de te voir condamnée aux mêmes toux à répétition, à ces suintements lacrymaux et autres écoulements nasaux si gênants...

– Chère petite sœur, elle n'a rien pu faire contre mon envie de reprendre le flambeau de notre famille. Elle-même m'a montré le chemin. Ne jamais renoncer et se battre pour construire sa vie à sa guise.

– Il est vrai que tu travailles avec elle depuis tant d'années ! Et tu n'as guère dérogé aux règles familiales en épousant ton physicien et chimiste de mari ! D'ailleurs, où en êtes-vous de vos recherches à l'Institut du Radium ?

– Nous nous intéressons de près aux rayons gamma et aux neutrons produits dans plusieurs réactions nucléaires. Et toi Eve ? Comment va ta vie, je ne t'ai plus vue depuis... quand était-ce, en Avril ?

– J'ai fini ma tournée le mois dernier avec Ignacy Paderewski à Paris. Je n'ai plus envie de jouer du piano... Je pense que j'ai donné le meilleur de moi-même, je n'en peux plus. Et puis, une vie amoureuse compliquée...

– Mais dis-m'en plus ! Tu as quelqu'un dans ta vie ?

– Tu connais... Henri Bernstein, le directeur du Gymnase de Paris depuis 1926...

– Oui, ce n'est pas l'homme qui a écrit la pièce de théâtre, comment s'appelait-elle... oui, c'est cela, « Le Voleur » ?

– Oui, c'est lui. Eh bien, nous nous voyons depuis quelques temps. Mais je pense que Mère ne serait guère favorable à cette relation...

- Pourquoi penses-tu cela ?
- Et bien j'ai fêté mes 28 printemps, et il en a 56 !
- Effectivement, cela fait un bel écart d'âge. Mais surtout est-il marié ?
- Grand Dieu non ! Et nous nous entendons admirablement. C'est un grand dramaturge, nous partageons la même passion pour la littérature.

Eve relève un peu son col de chemisier. Ses yeux légèrement maquillés, pétillent.

- D'ailleurs, il m'a commandé une œuvre que j'écris actuellement. Je pense l'intituler 145, Wall Street poursuit-elle avec fougue.
- Formidable ma chère Eve, s'il te rend heureuse... souffle Irène en regardant tendrement sa petite sœur.
- Oui, tu peux en être assurée. Cela fait bientôt deux ans que j'apprécie sa présence, même s'il est très pris par toutes les mondanités parisiennes !
- Et quel est le sujet de cette œuvre ?
- Je me suis inspirée de notre voyage aux Etats-Unis avec notre chère Mère. Te souviens-tu ?
- Bien sûr, quelle épopée ! Nous étions toutes les trois parties un mois entier à l'assaut des Amériques. C'était au début des années 20 il me semble.
- Exactement ! Pour une fois nous avions persuadé Mère de voyager...
- Avec le concours de la journaliste Miss Meloney, nous avons réussi cette campagne nationale auprès des femmes américaines. Voilà encore une femme courageuse ! Grâce à son intervention médiatique, Mère aura récolté plus de 100 000 dollars pour acheter un petit gramme de radium !

– Quand on pense à cette énorme somme d'argent pour un achat si peu volumineux... ! s'amuse Eve.

– Surtout que Mère, comme Père, n'ont jamais été riches. Ils ont privilégié que le fruit de leur recherche profite toujours à la science ! Je trouve qu'Albert Einstein, en ami fidèle, a résumé très justement notre mère en disant « De tous les êtres célèbres, Marie Curie est le seul que la gloire n'a pas corrompu » ...

– Absolument ! D'autant que ce résultat n'aura pas suffi à notre mère ! Aller toujours plus loin, toujours plus haut... Elle a réitéré ce tour de force et acheté un second gramme de radium cette fois pour l'Institut de Varsovie !

A l'évocation de la patrie de leur mère, les deux sœurs regardent par la baie vitrée le paysage vallonné qui ressemble à celui qu'elles connaissent en Pologne.

– C'est bien là sa force, ne jamais renoncer ! Quand elle obtient quelque chose par sa seule volonté, elle pense déjà à l'étape suivante !

– Mais cela l'a-t-il rendu vraiment heureuse ?

– Je ne sais pas, peut-on parler d'une éternelle insatisfaction ?

– Je propose qu'on lui pose la question ! Quelle heure est-il, ne devrions-nous pas nous enquérir de ses nouvelles ?

Irène repousse la chaise, déplie son mètre soixante-cinq et tousse discrètement pendant qu'Eve avale finalement le fond de son chocolat froid.

– Tu as raison Irène, allons voir le Docteur Davy.

MERCREDI MIDI

Le Docteur Davy les fait enfin appeler. Il est midi moins le quart. Fébriles, Irène et Eve attendent avec impatience dans la salle mitoyenne du cabinet de consultations.

Le Docteur leur fait signe d'approcher, Irène lui trouve la mine sombre, malgré la blouse blanche immaculée qui souligne les traits réguliers du médecin.

– Je ne vais pas y aller par quatre chemins, Madame Curie-Joliot, Mademoiselle Curie. L'opération s'est bien déroulée mais votre mère ne s'est pas réveillée. Mon équipe médicale et moi-même avons constaté le décès de Marie Curie il y a un peu moins d'une heure. J'en suis désolé.

– Mon Dieu, a-t-elle souffert ?

Eve se précipite dans les bras de sa sœur et se met à sangloter. Irène, calme mais blême, caresse les cheveux de sa sœur. Ses mains tremblent légèrement, son corps est raide et sa respiration difficile. Elle la serre quelques instants avec tendresse face au médecin-chef qui reprend la parole.

– Non je puis vous assurer qu'elle est partie en douceur et sans douleur. Son cœur s'est arrêté peu après la fin de l'opération. La greffe s'était bien passée jusque-là. Pas d'hémorragie interne. Un pouls régulier. Puis plus rien. Son cœur a lâché. Nous n'avons rien pu faire. Cette intervention a été certainement trop lourde pour son organisme déjà épuisé par tant d'années au contact des rayons radioactifs.

– Vous savez, Docteur, je sais que je serai la prochaine sur la liste intervient Irène.

- Ne soyez pas si pessimiste, Chère Madame.
 - Je le suis, car je sais que le mal qui me ronge est identique au sien, et provient de la même source : la radioactivité. Nous avons travaillé toutes deux dans des conditions analogues, sans aucune protection contre les radiations.
 - Votre mère est morte d'une leucémie doublée d'une anémie aplasique. Elle avait 67 ans, rien ne dit que la vie vous réserve le même sort.
 - Docteur, je pense à moi mais également à tous les médecins ignorants et à tous les fabricants de produits qui utilisent des corps radioactifs sans précaution...
 - Vous avez raison mais notre société est mercantile. Les industriels, comme ceux qui conçoivent des produits de beauté, ne sont pas prêts à renoncer à leur utilisation.
- Eve continue de sangloter, relève la tête, interloquée et demande :
- Ont-ils le droit de manier le radium sans aucun contrôle, de surcroît pour des produits de grande consommation ?
- Irène prend la parole en regardant dans le fond des yeux le Docteur Davy.
- Notre mère était une altruiste. Elle n'a jamais souhaité déposer le brevet de ses recherches et par là même s'enrichir à titre personnel. Mais en faisant cela, elle les a offerts une fois pour toutes au monde entier.
- Le médecin dévisage les deux sœurs et laisse l'aînée poursuivre son explication.
- Elle a toujours dit qu'elle n'était pas propriétaire de ses recherches. Voici la limite de sa générosité.

– Vous avez raison, Madame. C'était une décision à double tranchant dont elle s'était ouverte à moi en son temps. Je rejoins sa décision, à nous d'être vigilants sur l'utilisation de ses travaux.

Irène tourne son visage triste vers un grand tableau noir situé dans un coin du bureau. Sous la date du jour, 4 Juillet 1934, inscrite d'une belle écriture penchée, s'alignent les noms de sa mère et de deux autres patients. En face de Marie Curie, une grande croix est tracée à la craie blanche.

– Vous êtes, Mesdames, à partir d'aujourd'hui, les deux garantes des valeurs philanthropiques et des découvertes scientifiques de votre mère. Je sais qu'elle pourra compter sur vous, ajoute l'homme en raccompagnant les deux femmes à l'entrée du cabinet.

MERCREDI APRÈS-MIDI

Dans le compartiment, les deux sœurs ont pris place côté à côté. Irène n'a pas mis longtemps à empaqueter les affaires de Marie Curie. Comme à son habitude, sa mère n'a emporté que le strict minimum. La petite malle aux lettres gravées M.C. accueillant les derniers effets de la scientifique a été placée avec leurs effets personnels à l'entrée de leur cabine.

Eve s'est chargée de réserver leurs billets de retour dans le train de 16h20, Irène s'est occupée des papiers administratifs pour rapatrier le corps, le temps d'un ou deux jours, tout au plus.

La micheline roule à bonne allure depuis une petite heure. Le soleil brille toujours, mais Irène a baissé le pare-soleil de la fenêtre. Eve pose sa tête dans le creux de l'épaule de sa sœur et ferme les yeux dont le maquillage a légèrement coulé sur ses joues.

Irène extirpe de sa besace un recueil.

- Regarde Eve, j'ai trouvé ce manuscrit dans la chambre de Mère, dit-elle à voix feutrée, ne sachant pas si Eve dort ou se repose.
- C'était mon cadeau pour Mère, répond la cadette en relevant sa silhouette. Un manuscrit d'une amie féministe, Simone de Beauvoir.
- Montre-moi. Irène saisit l'ouvrage dont un feuillet coincé entre deux pages tombe sur le sol en bois qui vibre au rythme du roulis.
- Qu'est-ce ?

– On dirait une lettre ! Irène ramasse le papier, remonte ses petites lunettes qui lui donnent un air sévère sur son nez et déplie la feuille.

« *Mes Chères Filles* »

– C'est l'écriture de Mère ! Lis, lis à présent ! insiste Eve, le buste désormais tendu vers sa sœur.

« *Mes Chères Filles*, reprend Irène à voix haute,

Si vous lisez cette lettre c'est que je ne suis plus de ce monde. Je vous imagine peinées, mais ne pleurez pas sur moi. Je vous lègue ici mon testament spirituel, dont je suis sûre vous saurez faire bon usage.

Je suis consciente que j'ai eu ma place dans le monde des vivants, que j'ai contribué à une avancée scientifique majeure. J'ai pour cela été récompensée bien au-delà de toutes mes espérances. Mais aucune médaille d'or, prix de Gegner, médaille Matteucci ou Prix Nobel ne pourront couronner ma véritable réussite : vous deux.

Je suis fière de vous, de vos accomplissements, chacune dans vos domaines. Et même si je ne vous ai jamais dit ouvertement 'Je vous aime' mon caractère distant et réservé m'empêchant toute forme d'effusion, je pars aujourd'hui immensément fière de vous.

Irène, ma belle et douce Irène. La route est encore longue, mais vous tracez votre chemin de manière admirable.

Vous m'avez donné deux adorables petits-enfants, et je vois en vous la jeune femme volontaire et déterminée que j'étais à votre âge. Vous avez uni votre destin à notre cause familiale, la science, et j'ai pu apprécier vous voir à l'œuvre à mes côtés. Quel cadeau pour une mère !

Vous formez avec votre mari une équipe soudée, combattive, prête à tout sans faire de concessions. Vous me rappelez beaucoup votre père et moi à nos débuts. « Dans la vie, rien est à craindre, tout est à comprendre ». Vous trouverez vos propres réponses. Je vous souhaite de tout cœur de recevoir un jour la reconnaissance de nos pairs (pourquoi pas le

Prix Nobel de Chimie ?) pour vos travaux sur la radioactivité artificielle. Puissent mes recherches vous être une aide et mes conseils un soutien. Malgré la pugnacité et les efforts quotidiens que réclame cette vie de chercheur, continuez d'aller de l'avant et ne lâchez rien.

Pour finir, restez un modèle de bienveillance et de compréhension pour vos enfants, comme j'ai tenté d'en être un à vos yeux.

Les yeux d'Irène se sont embués à la lecture des derniers mots, sa voix tremble un peu. Elle pose délicatement la feuille sur ses genoux, regarde sa sœur qui lui tend un mouchoir. Sans s'attarder, la jeune femme essuie ses lunettes puis reprend la lecture.

Ma petite et bouillonnante Eve, j'ai toujours admiré votre caractère enjoué et affranchi, si différent de notre famille portée par les chiffres et les conversions. Vous savez combien mes origines polonaises comptent pour moi. Je compte sur vous pour maintenir ce lien indéfectible avec ce pays merveilleux, entre vos cousins et notre branche familiale française. A propos de famille, je sais que vous avez quelqu'un dans votre vie depuis quelques temps... J'aimerais vous voir vous épanouir dans votre vie de femme. Et c'est un homme bien, je le connais. Qu'il vous porte au firmament de votre art ! Je souhaite que votre plume continue de se délier pour transmettre les valeurs que vous avez reçues.

J'ai également pris le temps de lire l'ouvrage de Mademoiselle de Beauvoir que vous m'avez offert, Chère Eve. Je vous apporte aujourd'hui mon témoignage en tant que femme. On m'a dit froide, toujours vêtue de noire, peu féminine, jamais maquillée. J'avoue, je n'accorde que peu d'importance à l'apparence. En revanche, je pense être profondément humaine, éprouse d'un fort désir d'action et de justice. Alors on peut dire que je suis féministe, comme votre amie Simone.

S'il y a un combat que je souhaite vous voir continuer toutes les deux, mes filles, c'est celui pour l'égalité des femmes, en éducation et en droit social.

Il y a dix ans, nous avons obtenu un baccalauréat équivalent entre garçons et filles. Mais cette année et pour la quatrième fois, la Chambre des Députés refuse l'adoption du texte sur le droit de vote aux femmes... Je sais combien cela vous chagrine, Irène, et si le temps vous le permettait je ne serais guère surprise que vous preniez parti d'ici peu comme sous-secrétaire d'état pour le Front Populaire...

Et vous, Chère Eve, vous avez les mots et les langues pour défendre notre cause à travers vos ouvrages à l'international.

Pour ma part, j'ai refusé de prendre fait et cause en politique hormis pour la science et contre la peine de mort. J'ai accepté de militer une seule fois : à la demande de mon cher ami Albert Einstein, à la commission de la Coopération Intellectuelle après avoir été élue en 1922 par la Société des Nations. J'espère avoir ainsi contribué à ma petite échelle au statut de chercheur, à la propriété scientifique, aux bourses, bibliographie et documentation scientifiques internationales afin de partager mon savoir.

Connaissant votre esprit obstiné, je sais que toutes deux vous trouverez la force d'acter et les mots justes pour promouvoir avec passion les valeurs auxquelles vous croyez. Pour ma part, je vous ai transmis ma foi en l'humanité et je pense mon opiniâtreté dans cette quête éternelle pour améliorer notre monde.

Mes chères enfants, prenez soin de vous. Je vous admire depuis Là-Haut. Votre Mère qui vous aime.

M.C.

Dissimulant son chagrin, Eve détourne la tête, cherche dans la poche de sa veste son rouge à lèvres. Elle le saisit, débouche le tube, le considère. Repense à l'émission active dont pourrait être composé le produit cosmétique. Elle jette un coup d'œil à sa sœur qui a compris. Elle se lève lentement dans le compartiment, relève le rideau, tourne la manivelle de la vitre, baisse la monture en bois, avale une grande goulée d'air frais qui balaie ses cheveux bouclés et jette l'objet le plus loin possible l'objet à travers champs.

— Ma Chère Irène, tu peux compter sur moi, à partir de ce jour je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour venir me battre à tes côtés et en mémoire notre mère.

Et dans le va-et-vient incessant de l'express, Irène, plus liée que jamais à sa sœur, replie délicatement la feuille tachetée de larmes chaudes dans le manuscrit de Simone.

Diane Sakakini